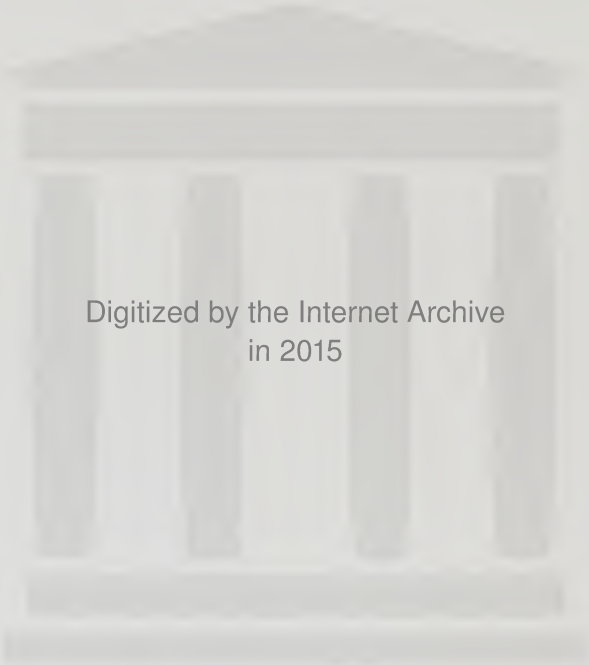
SONGE PATRIOTIQUE ou LE MONUMENT ET LA FETE


Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/songepatriotique00dido

Toronto Σ 1846

SONGE
PATRIOTIQUE,
OU
LE MONUMENT
ET
LA FÊTE.

SONGE PATRIOTIQUE, OU LE MONUMENT ET LA FÊTE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. FR. DIDOT JEUNE.
1790.

SONGE,

PANTOMIME,

OU

LE MOYEN DIVIN,

ET

LA FÊTE.

A MONSIEUR BAILLY,

MAIRE DE PARIS.

PUISQU'IL est un homme vertueux sans ostentation, en qui les talens et les honneurs n'ont point étouffé la modestie, dont la sagesse enfin ne s'est point démentie dans cette succession rapide d'événemens imprévus : puisqu'il existe un tel homme, plus grand que la place élevée qu'il remplit par le vœu unanime de ses concitoyens, et plus étonnant encore par le caractère qu'il y conserve, que par les circonstances qui l'y ont porté ; que cet homme extraordinaire reçoive ici l'hommage d'un cœur franc et sensible, qui ne fit jamais de la louange un hon-

teux trafic, et qui, malgré le peu de mérite de la bagatelle qu'il lui offre, saisit avec empressement cette occasion d'assurer MONSIEUR LE MAIRE DE PARIS, *que personne n'a plus de respect, d'estime et de vénération pour* MONSIEUR BAILLY,

Que son très-humble et très-obéissant serviteur,

D***

SONGE PATRIOTIQUE,

OU

LE MONUMENT ET LA FÊTE.

Je suis Français; je cultive les arts, et j'habite Paris. Depuis la révolution, dirigeant mes promenades vers cette partie du boulevard que terminoit si désagréablement la Bastille, j'allois souvent contempler les progrès de sa destruction, et je ne la voyois s'abaisser sensiblement, qu'en formant le souhait qu'un jour ses pierres éprouvées par le temps, pussent devenir la base (1) inébranlable d'un monument élevé à la liberté publique.

Un soir, après avoir, selon ma coutume, fait le tour de sa vaste enceinte, considérant les différens points qui l'environnoient, et l'imagination remplie de projets majestueux, je marquois déja du doigt les maisons que je voulois abattre, pour agrandir la place que je prétendois former. Je la rendrai, me disois-je, aussi magnifique et plus vaste que le

Forum de Nerva ; des colonnades, des portiques, des arcs de triomphe l'embelliront de toutes parts, et dans le milieu, une colonne colossale, plus élevée que celle de Trajan, contiendra sur un bas-relief spiral tous les faits étonnans dont mes yeux ont été témoins, et que leur multiplicité feroit croire l'ouvrage des ans, si cette colonne n'en attestoit et la rapidité et l'existence.

Mais de simples inscriptions, continuois-je, ne seroient-elles pas préférables à ces sculptures allégoriques, presque toujours insignifiantes, et souvent inintelligibles, que tous les esprits ne peuvent ni concevoir, ni expliquer, comme la vue la plus perçante ne peut les suivre et les développer qu'avec une fatigue extrême? Abandonnant donc ma colonne, j'élevai un obélisque pour monument de la liberté, et déjà je le chargeois des inscriptions les plus énergiques, quand je vins à penser que ce témoin stérile de tant de grands événemens, suffisant peut-être pour transmettre à quelques générations la gloire d'un seul homme, ou le souvenir d'un fait particulier, n'étoit pas digne de porter aux siècles les plus éloignés, la mémoire d'une révolution dont les annales du monde n'offrent aucun exemple, et dont les circons-

tances pourront paroître douteuses à nos descendans.

Je me proposai alors d'ériger un magnifique arc de triomphe, et remettant au lendemain à m'en occuper, je me réjouissois d'avoir trouvé ce qui pouvoit convenir le mieux au but que je me proposois, lorsqu'une réflexion affligeante vint empoisonner mes plaisirs. L'arc du meilleur, du plus populaire des princes, l'arc de Trajan est détruit, et ses ornemens profanés embellissent l'arc de Constantin, du despote le plus orgueilleux, de ce Constantin qui.....! Dieu puissant! m'écriai-je dans un mouvement d'indignation que je ne pus retenir, ne permets pas à ma pensée de concevoir un monument que la tyrannie ou l'orgueil puisse un jour renverser, ou détourner à d'infâmes usages, après avoir été le type de la liberté! Que plutôt ce sol odieux, dévoué à un opprobre ineffaçable, paroisse un vaste désert où n'habita jamais la vertu! et, le cœur navré, je regagnai lentement ma demeure, abandonnant à regret mes projets de place, de colonnade et de monument.

Hélas! dis-je avec amertume, en appelant en vain le sommeil, tout périt! La bibliothèque d'Alexandrie tombe en cendres à

la voix du farouche Omar; quelques monumens mutilés nous disent: ici furent Athènes et Rome, leurs arts sont anéantis; Carthage, Babylone et Memphis sont couvertes de sables infertiles; tout périt! Les seules pyramides, reste de tant de merveilles, semblent dire à la terre étonnée: ce que l'histoire vous raconte de tant de villes célèbres, est croyable; elles furent, et, comme elles, nous ne serions plus, si par notre forme nous n'eussions vaincu les siècles, et par notre immensité, les efforts des hommes, plus destructeurs que le temps et les élémens.... Mais un seul de ces monumens fit couler, pendant vingt années, les sueurs d'un grand peuple; il épuisa les trésors du Pharaon qui l'entreprit; et ma patrie, libre, mais appauvrie, ne pourroit jamais..... Cependant, de tels événemens veulent un témoin dont la masse indestructible puisse à jamais attester la véracité de l'histoire, et il n'est qu'une pyramide..... Mais par quels moyens?.... Qui l'osera? et dans quel temps?

Errant ainsi de pensée en pensée, je m'endormis enfin. Je l'étois à peine, qu'un songe, (ah! pourquoi n'est-ce point une vérité? elle seroit si consolante!) un songe me fit revoir la Bastille, telle qu'elle étoit dans son ef-

frayante totalité ; je crus en voir encore tomber le premier créneau, aux cris de joie d'une foule immense ; et j'éprouvai de nouveau ce sentiment inexprimable de bonheur, d'une ame fière et sensible, nouvellement ouverte à la liberté.

Tout-à-coup un bruit sourd, mais terrible, et que je ne puis comparer à aucun bruit connu, suspendit toutes mes facultés ; un effroyable tourbillon de poussière nous enveloppa ; la Bastille n'étoit plus ! une nuit profonde succéda, et je m'éveillai en sursaut.

Le sommeil revint bientôt verser sur moi ses pavots ; et le songe qui voltigeoit encore sur ma tête, m'offrit des visions plus agréables.

Les premiers rayons du soleil venoient embellir la terre ; l'air étoit pur et le ciel sans nuages ; tout sembloit promettre un jour parfaitement beau, un jour consacré au bonheur. De toutes les parties de la ville, des décharges multipliées de l'artillerie portoient de douces émotions dans mon ame qu'elles faisoient tressaillir : j'en demande la cause, et j'apprends que, six années s'étant écoulées depuis la révolution, le monument que la Nation a voué à la liberté, et dont l'une de ses assemblées a posé la première pierre, que ce monument, dis-je, est achevé, et que ce jour, 17

de juillet, fixé pour sa consécration, est celui de la fête anniversaire de la révolution.

Je me hâte de sortir, et suivant les flots d'un peuple immense, qu'un sentiment patriotique sembloit guider, au lieu de cette curiosité niaise qui lui fut souvent reprochée, je parcours des rues que je reconnois à peine : leur propreté étoit extrême ; aucune voiture ne les embarrassoit, des fleurs les jonchoient en partie, et des étoffes ou des tapisseries précieuses ornoient tous les édifices. La garde nationale sous les armes, étoit placée en postes détachés ; ses drapeaux qui flottoient dans les airs, annonçoient en cent lieux *l'honneur et la liberté!* et ces mots sacrés étoient dans toutes les bouches, comme dans tous les cœurs.

Des changemens moins frappans peut-être, mais plus satisfaisans encore, se faisoient remarquer ; la misère, ce fléau inhérent aux gouvernemens despotiques, la misère n'existoit plus ; le luxe étoit réprimé ; la joie et la santé brilloient sur tous les visages ; et l'esprit d'égalité avoit fait refluer jusques aux dernières classes des citoyens, cette politesse aimable qui semble être le caractère distinctif des François, et que le sentiment généreux de la liberté empêchoit de dégénérer en bassesse.

Tout me sembloit nouveau; et mon air étonné, que la sensibilité de mon ame laissoit paroître en entier, fit croire à une personne qui m'examinoit attentivement, que j'étois étranger. Cet homme, d'une physionomie prévenante, paroissoit avoir cinquante ans; ses habits étoient simples, mais très-propres; et tout, dans ses manières, annonçoit l'éducation la plus soignée, jointe à la plus aimable bonhomie. Vous paroissez étranger, monsieur, me dit-il, et peut-être ignorez-vous les chemins de cette ville immense? je m'offre avec plaisir à vous faciliter les moyens de satisfaire une curiosité dont le motif nous honore et me flatte : si vous n'avez point de maison de connoissance d'où vous puissiez voir le spectacle intéressant qui se prépare, acceptez la mienne; elle est heureusement placée, et rien ne doit vous en empêcher. — Je suis, monsieur, infiniment sensible à votre offre, mais.... — Point de mais, si vous êtes sans engagement, puisque mon offre est volontaire : vous devez croire que j'éprouverai, du léger service que je puis vous rendre, autant de plaisir que vous en sentirez vous-même de ne rien perdre de la la fête de la liberté. Je voulus répliquer, il me prit par la main, et me conduisant par

quelques rues adjaçentes à la Place-Royale, il m'apprit son nom, et des particularités qui me firent me féliciter de cette rencontre : mais ne jugeant point nécessaire de le désabuser, je lui laissai croire de moi tout ce qu'il voulut.

Je me trouvai alors dans une place très-vaste, mais irrégulière par sa forme et par les édifices qui l'environnoient ; ce que je n'aperçus pas dans l'instant ; toute mon ame étoit passée dans mes yeux ; ils me suffisoient à peine pour considérer ou plutôt dévorer le magnifique édifice qui en occupoit le centre.

Sa forme quadrangulaire et pyramidale s'élevoit à près de trois cents pieds ; sur son sommet, un temple découvert paroissoit le trône d'où la liberté régnoit sur toute la ville ; des escaliers et de vastes terrasses conduisoient aux portiques d'un temple intérieur, dont le sol, élevé de plus de cinquante pieds, dominoit, avec majesté, sur les points de vue immenses qu'il avoit de toutes parts.

Mon empressement étoit tel que je voulois tout voir, tout demander, tout entendre ; et mon nouvel ami ne put qu'avec peine me persuader d'entrer dans sa maison, qui, placée près du boulevard, joignoit à l'avantage d'être presque en face d'un des côtés du

monument, celui d'une vue assez étendue pour satisfaire la curiosité la plus vive.

L'appartement de M. Belfond, vaste et décemment meublé, montroit plus de goût que de magnificence. Une compagnie peu nombreuse y étoit rassemblée, et attendoit en déjeûnant la cérémonie. Deux jeunes personnes très-aimables vinrent se jeter au cou de mon hôte, avec l'expression de la joie la plus naïve; puis, apercevant un inconnu, elles firent un pas en arrière, avec un certain air d'embarras qui les embellit encore. Ce sont mes filles, me dit M. Belfond: elles vous feront, monsieur, les honneurs d'une maison, où leur mère manque seule à mon bonheur; et après un instant de silence, que remplirent des regards où la tendresse, le respect et l'amour paternel se peignoient avec une sublime énergie, il reprit: Leurs frères qui sont sous les armes, seront privés du plaisir de passer avec vous une journée que votre sensibilité, que j'ai démêlée, nous rendra très-agréable; car, monsieur, vous nous resterez; et mes filles espèrent que leurs premières prières n'éprouveront point un refus.

Je me promettois de la suite de cette rencontre, tant de satisfaction, que, sans trop

approfondir le mouvement qui me décidoit, j'acceptai; et après les premières politesses, passant sur le balcon avec M. Belfond, qui voulut bien se prêter à mon impatience, je portai de nouveau d'avides regards sur le monument national.

Une foule innombrable l'entouroit ; des soldats habillés comme l'étoient les Gardes-Françoises et sous leurs anciens drapeaux, étoient placés en pelotons sur les terrasses et devant les portiques du monument dont la garde leur étoit confiée. Des détails qui ne m'avoient point encore frappé s'offrirent alors à ma vue, et j'aperçus avec surprise que cet immense édifice étoit construit tout en marbre (2). D'où peut provenir, dis-je à mon hôte, cette prodigieuse quantité de marbres dont la diversité produit le meilleur effet, et dont le choix est fait avec tant d'art, qu'il n'est aucun d'eux qui ne prête aux autres plus d'agrément ou plus d'éclat? Sans doute toutes les nations, jalouses de contribuer à l'embellissement de cet édifice, ont à grands frais arraché de la terre ces roches précieuses..... Non, me dit en souriant M. Belfond, tous ces marbres sont de la France; et l'opinion qui, pendant long-temps, nous fit estimer tout ce qui nous étoit étranger,

ger, l'opinion cédant enfin à la raison, nous fait actuellement mettre le plus grand prix à ce que nous possédions, sans daigner nous en apercevoir. Non-seulement aucune matière étrangère n'a été employée à ce monument, mais sa pensée comme son exécution sont le fruit de concours publics (3); et il est l'ouvrage d'un homme dans la fleur de l'âge, dont les talens et le nom, jadis ignorés, vont passer, avec ce temple immortel, jusqu'aux derniers âges du monde.

Enfin, m'écriai-je, les temps sont arrivés! le génie, dégagé de toutes les entraves dans lesquelles il gémissoit, et n'étant plus arrêté par les vues d'une parcimonie déplacée dans les entreprises d'un peuple puissant, ni découragé par la crainte de se voir arracher la palme par le bas protégé d'un protecteur injuste ou imbécille, le génie, déployant ses ailes, exécutera des monumens dignes d'une nation libre, opulente et généreuse!

Oui, me dit M. Belfond, en souriant encore de ma vivacité; mais convenez au moins que pour donner au génie cet essor sublime, il seroit nécessaire que dans les monumens publics, et d'une utilité générale, la nation donnât le même exemple de réunion qu'elle a donné pour le monument que vous admirez.

Toute la France qu'il honore, et dont il consacre à jamais les vertus et le bonheur, toute la France a concouru (4), par une contribution volontaire, à l'exécution de ce temple auguste. Telles provinces en ont fourni les marbres, telles autres les métaux, d'autres de l'or; enfin toutes l'ont fait; et c'est dans la capitale de l'empire, c'est sur le même sol (5) que foula pendant quatre siècles une forteresse consacrée aux abus effrayans du pouvoir arbitraire, que la reconnoissance et le génie ont élevé, de la fortune publique, le temple de la liberté.

Je lus effectivement sur la frise du portique qui étoit en face de nous, et qui regardoit le nord, cette inscription : *Monument de la liberté publique, sur la place où furent une porte, une forteresse, une prison.* Sur les autres faces que vous ne pouvez voir, continua M. Belfond, sont les inscriptions suivantes. Au levant : *Premier monument d'un peuple libre ;* au midi : *A la liberté, sur les fondemens du séjour de l'oppression et du despotisme ;* enfin au couchant: *La Bastille fut prise en deux heures, détruite en trois mois, et ce temple élevé en six années.*

Mais, dis-je à M. Belfond, (la tête toujours remplie de mes projets), pourquoi ce mo-

nument, dont la vue est encore moins étonnée que l'imagination, dont l'exécution magnifique et rapide répond à la fortune et au génie de votre empire, pourquoi n'est-il environné que de maisons simples et irrégulières dans leurs décorations comme dans leur plan général? et comment de somptueux portiques ne forment-ils pas une vaste enceinte, que des arcs de triomphe, des monumens publics, et sur-tout le palais de la nation devroient embellir? — Par plusieurs raisons (6) que je vais vous expliquer: c'est, d'abord, que cette place est celle de la liberté, et que la forme qu'elle a conservée, est la même qu'occupoient, dans l'instant de la révolution, les maisons particulières qui l'environnoient, parce qu'il n'est rien de plus injuste que de dépouiller de sa propriété l'homme libre, sans une nécessité publique et indispensable: c'est que tous les projets inutiles sont ruineux, et les esprits qui les enfantent nuisibles et dangereux; c'est que.... Des cris de joie interrompirent ici M. Belfond, et nous annoncèrent le plus majestueux des spectacles que l'œil humain ait jamais contemplé.

Une foule immense, dans l'ivresse de la joie publique, devançoit un corps de cavalerie leste et brillant, dans lequel servoient

les fils de M. Belfond, et que commandoit le général des gardes-nationales. Quelques compagnies d'infanterie, précédées de leur musique, le suivoit. Les pasteurs du peuple, qu'accompagnoit une partie de leur clergé, ouvroient la marche; ils étoient suivis des corps judiciaires, et du corps municipal, après lesquels venoient enfin les Représentans de la Nation. C'étoit sur eux que tous les yeux se fixoient, avec autant d'amour que de respect; et l'on applaudissoit avec transport à ceux qu'un nouveau choix avoit replacés parmi les législateurs de la France, et peut-être de l'Europe. Leurs noms voloient de bouche en bouche; mais sur-tout le maire et le général de la ville recevoient en ce jour solennel, le même tribut d'éloges que leur offrirent leurs concitoyens, lorsque, dans ces momens d'effroi et de désespoir, ils devinrent, par un vœu unanime, leurs dieux tutélaires. Malgré les sensations délicieuses que mon ame éprouvoit, je sentois pourtant qu'il manquoit quelque chose à ma satisfaction; et mes yeux cherchoient avec une inquiète curiosité, le Chef de la Nation au milieu d'elle. Vous ne le verrez point, me dit mon hôte, auquel ce mouvement n'étoit point échappé; une indisposition le prive, en ce jour, d'un ineffa-

ble plaisir, le spectacle du bonheur d'une nation qu'il chérit, et qui lui rend amour pour amour. — Mais pourquoi ses ministres ne le représentent-ils pas ? Ils sont chers à la nation, et leurs vertus... Les ministres du roi, reprit M. Belfond, organes de la puissance exécutive, ne la représentent que pour les individus, qui tous sont soumis à la loi dont ils sont les ministres : mais comme ils ne peuvent rien sur la nation, législateur suprême lorsqu'elle est assemblée, leurs titres s'évanouissent devant elle, et vous les voyez dans son sein, d'où la sagesse du roi les a tirés pour le bonheur de l'empire.

La place, malgré sa vaste étendue, ne pouvoit contenir le peuple innombrable qui s'y portoit en foule; et je vis alors que le plus beau de tous les spectacles d'une grande fête, c'est le peuple même qui la contemple.

Enfin les objets de la vénération publique se rendirent, par toutes les entrées, dans le temple de la liberté. Je demandai alors à M. Belfond, quelle devoit être la cérémonie de la consécration, et si le ministère des prêtres y devoit être employé. Non, me dit-il, car ce temple est sacré, mais non saint; l'eau lustrale n'y doit pas être répandue; et une messe solemnelle, célébrée à la métropole,

où l'on a béni les armes de nos légions, a commencé à acquitter, envers le ciel, la dette de la terre. Mais comme tous les biens viennent de l'Être suprême, et que la gratitude doit être la première des vertus, c'est par un hymne pompeux qui célèbre sa gloire et sa puissance, que commence la consécration. Déjà ses sons mélodieux se font entendre, et la céleste harmonie porte dans tous les cœurs ses charmes tout-puissans. Le président de la nation doit ensuite couronner l'auteur de la meilleure ode sur la liberté et la constitution nationale, puis distribuer des prix à l'éloquence, qui prendra pour sujet l'éloge des héros de la liberté. — Ah! bien, très-bien; mais en quelle langue, et en quelle musique cet hymne doit-il être exécuté? — En françois; et croyez, monsieur, que l'énergie de nos pensées manquoit seule à notre langue, et qu'elle pourra même suppléer quelque jour à ce défaut de mélodie, qui lui fut si long-temps reproché. Quant à la musique, l'on est convenu de ne plus disputer sur le nom ni le genre, et de tenir pour bonne celle qui, touchant le cœur, élève l'ame, peint les passions, et, s'emparant de nos sens malgré nous-mêmes, enchaîne, par un magique pouvoir, nos pensées à celles du compo-

siteur. — Et sans doute un concours public en a désigné les auteurs. Mais quelle est leur récompense ? — La plus flatteuse, comme la plus juste : leur œuvre sera gravée sur une table d'airain déposée dans le temple..... Mais déjà les vainqueurs sont couronnés, et retournant au palais municipal, l'assemblée la plus auguste de la terre va prendre un repas décent que lui offre la première ville du monde. Les principaux ministres des autels, les premiers magistrats et les commandans des troupes y seront reçus, et placés sans autres distinctions que celles de l'âge et de la vertu.

Je n'osois témoigner à M. Belfond, le desir que j'avois de pénétrer dans l'intérieur du monument ; mais, devinant ma pensée, il voulut bien, en attendant le dîner, se prêter à la satisfaire ; et profitant de la considération que ses vertus et ses services lui avoient mérités, il me fit parvenir sans beaucoup d'efforts jusque dans le sanctuaire de la Liberté, dont la statue, placée au milieu, attira d'abord mes regards.

Fille du ciel et sœur de la nature, la Liberté portoit sur son front paisible l'indépendance et le bonheur ; ses yeux animés d'un feu doux, brilloient avec majesté, et la sincérité paroissoit habiter sur ses lèvres légè-

rement entr'ouvertes. Quoique debout, elle ne marchoit pas; mais on voyoit que rien ne pouvoit gêner ses mouvemens. Couverte d'armes défensives (car la liberté ne peut exister sans la force et la prudence), elle sembloit négliger l'usage d'une lance et d'une épée que l'on voyoit auprès d'elle, et qu'entouroit l'olivier, symbole de la paix. Sous ses pieds étoit l'image de la Bastille. Les matières les plus précieuses, employées avec un art infini, composoient ce simulacre: mais telle étoit l'impression sublime du beau idéal répandu sur toute cette figure, qu'oubliant la matière, l'esprit s'élevoit jusqu'à la divinité dont elle paroissoit l'attribut le plus parfait. Autour d'elle, les signes distinctifs des arts et de toutes les professions montroient l'égalité de son empire; et, sur son piédestal, pour unique ornement, étoit ainsi gravé le décret de l'érection de son temple.

Nota. Cette description de la Statue de la Liberté pourra paroître trop poétique à quelques personnes; d'autres, peut-être, la trouveront, ainsi que toutes celles du monument, beaucoup trop vagues. Mais l'auteur, se proposant de faire paroître sous peu les détails gravés de ce projet, a cru devoir ne pas s'étendre en descriptions souvent ennuyeuses, et presque toujours insuffisantes.

A LA LIBERTÉ

QUI VIENT DE DIEU, AUTEUR DE LA NATURE.

LA NATION FRANÇAISE

RÉGÉNÉRÉE

EN L'ANNÉE 1789,

ET DU RÈGNE DE LOUIS XVI,

RESTAURATEUR DE SES DROITS,

A ÉLEVÉ CE SIMULACRE,

ET LE MONUMENT QUI LE CONTIENT,

PREUVE ÉTERNELLE DE SA RECONNOISSANCE,

COMME DE SA FÉLICITÉ,

L'AN 1795.

Ce temple vénérable étoit circulaire; une galerie formée par une colonnade l'entouroit,

et communiquoit par plusieurs points aux vestibules qui occupoient chacun des quatre côtés. Les énormes massifs des angles, me dit M. Belfond, contiennent des escaliers qui conduisent au temple supérieur, et les souterrains que renferme ce vaste édifice, consacrés au plus religieux des devoirs, servent de (7)... Mais en ce jour d'alégresse, où l'on peut se croire immortel, la langue et la pensée ne doivent présenter que de riantes images.

Dans mille endroits du temple et de ses vastes portiques, la sculpture avoit consacré sur le marbre et l'airain, de la manière la plus claire et la plus précise, les faits à jamais mémorables de la révolution, le courage héroïque et les décrets généreux de sa première assemblée. Des places vides étoient réservées aux décrets des assemblées successives; archives sublimes, seules dignes de sa gloire et de sa sagesse; ornemens plus intéressans et plus convenables, pour cet auguste monument, que tous les efforts du luxe ou des arts. L'or n'y brilloit point; mais, bâti pour l'éternité, le marbre et le bronze étoient les seules matières employées pour sa construction. Enfin la majestueuse simplicité de toutes ses parties plaisoit aux yeux, élevoit l'ame, et de-

venoit le témoignage le plus authentique comme le plus satisfaisant de la révolution totale du goût.

Je parcourois avec avidité les titres de ces décrets célèbres; un, entre autres, sembloit attirer tous les yeux et réunir tous les cœurs, celui du libre exercice de toutes les religions. Béni soit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disoit à côté de moi un circoncis! son peuple pourra donc l'adorer en liberté, selon les rits sacrés de ses pères, et tu pourras, ô ma Rachel! observer sans crainte ces purifications justes que prescrit notre sainte loi. Oui, bon Essénien, lui dis-je, en lui prenant la main, et désormais tous les cultes seront égaux aux yeux des hommes, comme tous les hommes le sont aux yeux de Dieu..... Une jeune personne, dont la physionomie étoit aussi douce qu'intéressante, et qui donnoit le bras à son jeune mari, lisoit le décret qui permet le divorce. Son sein fréquemment soulevé, marquoit sa vive émotion; et quelques pleurs remplissoient ses beaux yeux. Ah! mon ami, peut-être qu'un jour! . . . . toi-même! . . . . . Elle ne put achever; et se penchant vers lui, elle chercha à dérober à tous les yeux son trouble extrême. Quelles vaines terreurs agitent ma Sophie, lui dit

avec tendresse cet époux fortuné ! la liberté et l'amour n'ont-ils pas formé seuls les liens qui nous unissent ? et ces liens ne deviennent-ils pas indissolubles, quand les graces accompagnent toutes les vertus? Un baiser pur et sacré réunit leurs bouches vermeilles et leurs cœurs innocens. Ainsi, me dis-je, dans Éden, la belle Ève recevoit, à la face du ciel, les chastes caresses du père des hommes..... Cette loi ne peut avoir d'effet rétroactif, disoit à un jeune homme, un plus âgé, en lui montrant le décret qui abolit le droit d'aînesse; et sans doute je pourrois conserver l'avantage que me donna la loi du pays où nous reçumes le jour: mais, ô mon frère, la nature nous fit égaux; j'abjure, devant ce décret sacré, une coutume barbare autant qu'absurde; et, dès ce moment, tous nos biens seront égaux comme notre être. De douces larmes couloient sur mes joues, et je bénis de nouveau l'Être suprême d'avoir pu voir, en un même jour, le triomphe de la liberté et celui de la vertu.

Je ne pouvois m'arracher de ces objets intéressans, que les sentimens qu'ils produisoient sur les spectateurs rendoient plus attachans encore. Cependant je suivis M. Belfond, qui, après le dîner, nous conduisit au Palais-Bour-

bon, dans un appartement élevé, d'où la vue s'étendoit au loin sur la rivière, et planoit en entier sur la place de Louis XV, qu'un pont commode sembloit unir au palais où nous étions.

Pendant le chemin, j'avois donné le bras à Émilie, la plus jeune des filles de M. Belfond, et le hasard me plaçoit entre elle et lui. Je l'ai déja dit, sa figure étoit aimable, sa conversation séduisante: les différentes scènes, dont j'avois été témoin dans la matinée, avoient tellement excité ma sensibilité, que je ne sais ce qui eût pu résulter de tant de motifs unis contre ma liberté, si des acclamations redoublées ne nous eussent avertis du spectacle nouveau qui s'offrit à nos yeux.

Les gardes-nationales qui, le matin, s'étoient portées au levant de Paris, venoient de se placer en ligne continue sur ces vastes quais qui bordent la Seine, depuis l'hôtel-de-ville jusques à la place de Louis XV. Une foule innombrable, que la certitude de voir avec facilité avoit attirée, couvroit ces quais et les ponts, et présentoit à nos regards le plus étonnant coup-d'œil.

Bientôt nous vîmes paroître un grand nombre de bateaux décorés avec autant d'art que de magnificence, et qui précédoient, accom-

pagnoient ou suivoient les chaloupes dans lesquelles étoient placés les Représentans de la Nation, ainsi que les différens corps qui s'étoient rendus le matin au monument national. La nef de la ville venoit ensuite ; vaisseau pompeux qu'embellissoient mille festons, et dont la voile bleue, enrichie d'un travail admirable, présentoit l'image des plus grands événemens de la révolution. Ses cordages et ses flammes tissus de pourpre et d'or, l'éclat et la richesse des mâts et des rames, tout concouroit à rendre ce type de l'antique ville d'Isis ; aussi ravissant que ce navire célèbre dans lequel, autrefois, le Nil vit avec transport sa reine étaler aux yeux d'Antoine, et sa richesse et ses attraits. Mais, à la place d'une mortelle orgueilleuse et impudique, brilloit ici l'auguste Liberté. Son simulacre étoit absolument semblable à celui placé dans le monument ; et M. Belfond m'apprit que, par un décret national, cette statue étoit la même dans tout l'empire, où elle recevoit, non un culte, mais un hommage public, et qu'il étoit même défendu d'en former aucune image en matières fragiles ; car, ajouta-t-il avec feu, tout ce qui nous retrace la liberté nationale, doit être indestructible comme elle.

Les différens bateaux qui formoient le cor-

tège, contenoient quelques troupes formant la garde d'honneur, différens corps de musique, et les épouses des Représentans de la Nation, qui vinrent prendre des places préparées pour elles sur la terrasse du palais dont nous occupions les hauteurs.

Cependant, au mouvement mesuré des rames, que la musique dirigeoit, la flottille suivoit lentement le cours du fleuve, dont l'onde légèrement agitée, présentoit sa mobile surface aux rayons d'un soleil brillant, et réfléchissoit, avec l'azur du ciel, les palais et les jardins qui bordent ses rives. La douceur et l'éclat de ce spectacle, le calme d'un beau jour, le silence et la joie au milieu des armes, portoient, dans tous les cœurs, cette hilarité qui les électrise, et rend l'homme ordinaire plus grand et plus généreux.

Enfin, prenant terre et traversant le pont au milieu des cris de joie de tous les citoyens, le sénat national et les corps publics se rendent à la place de Louis XV, et se placent sur un vaste amphithéâtre occupant l'entrée opposée aux Tuileries, tandis que le bruit majestueux de plus de cent canons annonce et leur arrivée, et le commencement des jeux militaires que va exécuter, en l'honneur de la liberté, l'élite des troupes citoyennes,

qui, placées depuis long-temps dans le meilleur ordre, n'attendent que le signal de leur général.

Il est donné; les trompettes sonnent. Se mêlant avec ordre, ou se divisant sans s'affoiblir, et prenant, par des manœuvres savantes, les positions les plus avantageuses, la cavalerie et l'infanterie se séparent en deux parties, que distinguent des écharpes rouges ou blanches, s'attaquent, se chargent, puis se ralliant de nouveau, donnent, par des intervalles ménagés avec art, les moyens de servir avec célérité leur artillerie, qu'ils cachent ensuite ou protègent par leurs mouvemens. Enfin ce simulacre de guerre ayant assez duré pour faire admirer les talens du général qui avoit su le faire exécuter dans un terrain si peu étendu, et pour prouver l'adresse et l'intelligence des troupes qui l'avoient su produire sans confusion et sans accidens, tous les citoyens armés viennent passer en revue devant la nation dont ils font et la force et la gloire. Mais comme il est tard, et que leur nombre est immense, le défilé se fait sur quatre colonnes, qui, se séparant ensuite, rentrent enfin dans leurs quartiers, et ne laissent autour des députés et des corps publics, qu'une garde d'honneur qui les reconduit au palais municipal,

municipal, par l'intérieur de la ville, sur des chars magnifiques, au milieu d'une multitude de citoyens, et au bruit flatteur des bénédictions universelles.

De tous les différens genres de spectacles qui frappèrent ma vue dans ce jour célèbre, aucun ne me parut plus imposant que celui de ce dernier moment. Le soleil commençoit à cacher sous l'horizon son disque lumineux, et ses derniers rayons venoient embrâser de leurs feux les armes étincelantes de nos légions : leur vaste étendue, leur épaisseur, l'oscillation régulière de leur mouvement, les faisoient paroître à mes yeux, comme ces armes flamboyantes que les saintes cohortes des anges portent, suivant Milton, devant le char de l'Éternel ; et mon ame ravie hors de sa sphère, voyoit dans chacun des soldats citoyens, un demi-dieu, couvert par la liberté d'armes resplendissantes et divines.

Le plus beau jour du monde venoit de finir; mais des illuminations brillantes, dirigées avec art ou placées avec zèle, et couvrant tous les édifices, procuroient une nouvelle clarté qui sembloit embraser cette ville immense : l'onde la répétoit en cent lieux; et tous les sens fatigués recevoient avec un nouveau plaisir, les sensations douces que don-

noient le calme des airs, la fraîcheur de la nuit, et cette espèce d'indécision qui permet à la vue d'errer sur tous les objets, sans être forcé, par leur éclat, de s'y attacher avec continuité.

Ce fut dans ces dispositions paisibles, que, traversant les Tuileries, et repassant tous les instans de cette heureuse journée, nous arrivâmes dans cette place, à laquelle une fête célèbre a donné son nom, et qu'embellissoit l'*Odéon* (8) qui venoit d'être terminé, et qui, couvert de l'illumination la plus éclatante, paroissoit le temple du Dieu du goût. Dans vingt endroits de la place, des tables couvertes de feuillées, et qu'éclairoient mille lampes de couleurs, étoient environnées de citoyens honnêtes et indigens, mangeant avec gaîté des mets peu recherchés, mais salubres, qu'ils trouvoient en abondance chez tous les marchands, où ils leur étoient gratuitement distribués par ordre de la municipalité; tandis que des orchestres nombreux donnoient, aux jeunes personnes des deux sexes, le plaisir innocent de la danse. L'ordre étoit extrême, quoique la joie fût bruyante; et l'ivresse au front indécent en paroissoit bannie.

Ce tableau du bonheur et de la félicité pu-

bliques mit le comble à ma satisfaction. Je crois, dis-je à M. Belfond, voir une immense famille, dont tous les rejetons unis dans le même jour par des mariages réciproques, célèbrent ensemble leurs noces respectives. Ces cocardes uniformes, symbole du vœu unanime de vingt millions d'hommes, cette ramée, ces fleurs, ces rubans, tout me semble, dans cet heureux jour, l'emblême de l'amour vertueux et de la douce égalité; et tels sans doute étoient, chez les Romains, ces jours consacrés au souvenir heureux de l'âge d'or.

Il fut un temps, me répondit-il, dont l'image rapprochée va vous prouver combien nous avons fait de pas vers le bien-être, la raison et les mœurs. Alors, une fête publique n'avoit souvent d'autre but que de flatter l'imbécille vanité d'un homme en place ou d'un favori; et parmi les gémissemens qu'arrachoient au peuple sa pauvreté et sa honte, des voix mercenaires et trompeuses prodiguoient des applaudissemens qui n'étoient ni sentis, ni mérités, et que sembloit mendier une misérable distribution de quelques pièces d'argent. Des repas splendides et des feux d'artifice auxquels présidoient la prodigalité

et la confusion, unies à la plus odieuse rapacité, se succédoient dans les places les moins propres à contenir une foule immense. Aussi des événemens funestes accompagnoient-ils presque toujours ces fêtes vraiment funèbres; et je frémis encore au souvenir d'une dont les suites affreuses parurent aux personnes les moins prévenues, un sinistre augure des maux dont l'empire étoit menacé. Enfin, dans ces prétendues fêtes, le pauvre, dont les sentimens étoient sans pudeur, parce que la misère énerve l'ame, le pauvre recherchoit, avec une basse avidité, de vils alimens distribués avec le plus révoltant mépris, et terminoit, parmi la licence, les disputes et l'ivresse, une journée dont le souvenir lui arrachoit souvent des larmes amères.

Quelle différence, continua M. Belfond, et quels remercîmens ne devons-nous pas à cette providence éternelle qui veille au destin des empires, et qui a permis que nous soyons témoins de la régénération de notre patrie! La liberté lui a rendu toutes ses forces, engourdies par l'oppression, comme aux rayons bienfaisans du soleil, se ranime une plante que le vent du septentrion a flétrie; et les vertus, prospérant d'âge en âge, vont

enfin produire des fruits dignes d'elle. Déjà nous connoissons et nous chérissons nos devoirs : cette fête en est la preuve ; et vous avez pu remarquer, qu'après avoir fait rendre à l'Etre suprême de justes actions de graces pour le plus grand de ses bienfaits, encouragé à la vertu et au patriotisme par des prix publics, examiné les forces militaires et donné à un peuple innombrable le plus doux comme le plus auguste de tous les spectacles, celui de l'étendue de ses forces et de la plénitude de sa liberté, elle s'étend jusques à ses plaisirs, en lui procurant les moyens de passer avec aisance, et dans une innocente gaîté, les derniers momens de l'anniversaire de la révolution.

J'écoutois attentivement, et m'abreuvois avec délices de l'espoir consolant que versoit dans mon ame la vue intuitive du bonheur de ma patrie, lorsque tout disparut dans une vapeur légère et brillante, et que ma félicité s'évanouit avec mon songe.

Je cherchai vainement les mêmes images dans un nouveau sommeil ; mes sens trop agités ne me présentèrent plus que le mélange confus de toutes les sensations qu'avoit produites en moi l'effervescence de mes pen-

sées ; et je ne vis pas sans quelque chagrin, que j'avois perdu pour toujours mon ami M. Belfond, et l'aimable Emilie.

NOTES.

QUOI! des notes sur un songe? oui, parce que malgré son extravagance apparente, il n'est point inexécutable, et que ces notes peuvent en développer les moyens.

Mais avant de les lire, l'on doit savoir que ce songe n'a été produit que par l'appréhension de voir projeter un monument peu digne du mémorable événement qu'il doit attester à la postérité; et que, bien loin de prétendre en tracer un modèle, l'on n'a voulu qu'enflammer le génie par une légère esquisse des effets que l'on pourroit produire, et un exposé des ressources infinies que possédera toujours une nation puissante, lorsque, réservant aux monumens utiles et publics la magnificence et la grandeur, elle voudra employer des moyens dignes d'elle, pour exciter l'émulation par l'honneur.

---

(1) *La base.* Employer pour un monument élevé à la liberté les pierres de la Bastille, me semble un raffinement de pensée qui tient plus à l'épigramme qu'au génie. Mais ces pierres sont là, il faut en faire un usage public; l'on peut donc les employer aux fondemens vastes et profonds d'un immense édifice.

(2) *Construit tout en marbre.* L'on voit bien, dira-

t-on, que ceci n'est qu'un songe; la France n'est pas assez riche en marbre pour jamais le réaliser. D'ailleurs ces marbres natifs sont communs; et puisque l'on veut faire un monument magnifique, pourquoi ne pas employer les matières les plus précieuses? *Pourquoi?* c'est que ce n'est point par une vaine ostentation, que cet édifice est construit de marbre, mais afin de le préserver, s'il est possible, des ravages du temps; c'est qu'il vaut mieux employer en solidité de construction, qu'en apparences agréables, les sommes immenses que coûteroient la recherche, l'achat et le transport des marbres étrangers; c'est qu'il n'en est pas de cette idée comme de l'emploi des pierres de la Bastille, qui seroient moins propres que celles qu'on peut se procurer sans grandes dépenses, aux monumens que l'on peut proposer; c'est qu'enfin les vingt-cinq espèces de marbres que la France possède, peuvent non-seulement suffire en quantité, mais sont susceptibles, par leurs couleurs et leur nature, de produire les effets les plus satisfaisans. Lorsque la Bourgogne, le Lyonnois et le Dauphiné fourniront leurs granits; quand la Champagne, la Picardie et la Provence donneront des espèces de brocatelles et de portor; quand la Lorraine et le Maine enverront des marbres noirs et blancs; que des marbres verdâtres, comme le campan, le balcavaire et le signan s'uniront au Languedoc, à la brèche des Pyrénées, au griote, au serancolain, et au roquebrue; que des flancs de ces mêmes monts, un marbre blanc et dur se présentera pour varier ses effets, et lorsque l'on trouvera jusqu'à du jaspe et de l'albâtre, ces richesses nationales ne suffiront-elle pas? et paroîtra-t-il encore impossible qu'un

vaste monument soit revêtu, ou même *construit tout en marbre ?*

(3) *De concours publics.* Depuis long-temps on parle de ces concours, et les gens sages les regardant comme les seuls moyens de rendre aux arts leur énergie et leur génie, et aux projets publics la perfection qui doit les accompagner; les gens sages, dis-je, les ont sans cesse mais vainement demandés. Mais comme un concours sur lequel la faveur ou l'autorité peuvent influer, ne sauroit être un vrai concours, rien n'est moins connu peut-être que la chose dont le mot nous est si familier; et l'on croit pouvoir hazarder ici quelques idées sur ce sujet, et relatives au monument dont il est question dans ce songe.

L'on suppose donc que l'Assemblée nationale ayant décrété d'élever un monument à la liberté publique, a arrêté qu'il seroit élevé sur le terrain qu'occupoit la Bastille; et que, considérant dans sa sagesse que tout ce qui émane d'elle doit porter l'empreinte de la majesté de la nation qu'elle représente, elle a décidé que cette même nation, aussi jalouse de sa gloire que de sa puissance, ne devoit partager avec aucun autre peuple de la terre le soin de transmettre à ses descendans le souvenir de la révolution, et que les seuls François seroient désormais admis aux concours publics établis par elle pour l'exécution de ce monument, comme de tous les témoignages de la reconnoissance ou de la satisfaction nationale qu'elle jugera légitime d'accorder.

L'on suppose encore que l'Assemblée, persuadée que le monument qu'un peuple puissant et généreux

élève à sa liberté doit être indestructible, a fait de ce point l'essentiel du programme qu'elle a proposé, et qu'elle a exigé, qu'aux dessins et modèles que les concurrens remettroient, et pour lesquels elle accorderoit le temps d'une année, ils joignissent des mémoires imprimés et très-détaillés des moyens d'exécution, comme des apperçus des dépenses, afin que chacun pût connoître les ressources ou les inconvéniens de ces diverses idées.

Que ces projets et modeles seroient ensuite exposés librement pendant six mois au jugement public, dans la grande galerie du Louvre, afin que l'on puisse les voir commodément, et les comparer entre eux, ainsi que leurs explications détaillées.

Que tous les artistes qui n'auroient pas concouru, seroient les juges-nés de ce concours; mais qu'ils ne pourroient recevoir aucun avis ou mémoire contre les projets ou leurs auteurs, qu'imprimés ou signés; que le sixième mois de cette exposition, ils se sépareroient, par la voie du sort, en cinq bureaux, chacun desquels rendroit un compte détaillé des jugemens du public qu'ils seroient chargés de recueillir, ainsi que de son avis personnel.

Que ces sentimens des cinq bureaux seroient rendus publics par l'impression, et remis à la décision de l'Assemblée qui, avant de prononcer son jugement suprême, recevroit pendant un mois tous les avis authentiques imprimés et signés qu'on lui adresseroit sur ce sujet.

Que les projets auxquels les cinq bureaux donneroient unanimement l'exclusion, seroient rendus à leurs auteurs sans aucun dédommagement; que ceux qui n'auroient contre eux que le sentiment d'exclu-

sion de trois bureaux, seroient exclus du concours, mais avec un dédommagement de deux mille écus; et que tous les autres projets restés en concurrence, seroient récompensés d'une indemnisation de douze mille livres; et qu'enfin le prix seroit l'honneur immortel de voir son nom gravé sur le monument produit par son génie.

Mais sur-tout que l'Assemblée nationale, en promulguant son jugement, rendroit publiques les raisons qui l'ont déterminée, afin d'ôter aux non-couronnés toute espèce de soupçons sur son impartialité.

(4) *Toute la France a concouru.* S'il fut jamais un moyen peu coûteux de montrer du patriotisme, l'on peut assurer que c'est celui-ci; car en ne supposant que douze millions d'individus propriétaires ou salariés, et ne mettant ou leurs revenus ou leurs gains qu'à 300 liv. chacun, l'un dans l'autre; cela forme une masse de revenus annuels de 3 milliards 600,000 liv., dont le cinq-centième, pris pour impositions, seroit 7 millions 200,000 liv. pour un an, et ne couteroit à chaque individu que 12 sous par année, et pour six ans, 3 liv. 12 s., ce qui produiroit en ces six années plus de 43 millions, somme suffisante pour construire un monument, l'admiration de la terre, sur-tout quand tous les matériaux en seront *indigènes*, et volontairement fournis par tous les habitans.

L'on sait déja que le Languedoc et la Gascogne ont les plus nombreuses marbrières de la France; que la Provence, le Dauphiné et la Bourgogne, possèdent des granits et des marbres; que l'Auvergne et le Bourbonnois, la Normandie, le Maine, la Champagne, la Picardie et la Lorraine en ont des

carrières ; le Berry donneroit son fer ; le Lyonnois fourniroit du cuivre d'une excellente qualité, et tous les bois nécessaires seroient apportés de l'Auvergne et de la Lorraine, etc.

Enfin toutes les provinces fournissant l'imposition légère et volontaire qu'elles-mêmes se seroient également répartie, les unes l'acquitteroient en productions de leur sol, utiles au monument ; les autres par un certain nombre d'ouvriers entretenus à leurs frais, comme la Limoge et l'Auvergne ; et d'autres enfin en argent, qui, par l'acquisition de certaines matières et des objets de consommation, retourneroit, par une circulation prompte et intérieure, dans toutes les parties de l'Empire.

(5) *C'est sur le même sol.* L'on croit devoir encore prévenir que, par cette expression, l'on n'entend pas le point géométrique et précis où fut fondé la Bastille ; ces petites idées doivent enfin s'évanouir, elles resserrent l'esprit, et s'opposent aux élans du génie. Combien de monumens manqués, parce que la vanité ou une fausse économie ont voulu conserver quelques fondations gothiques !

Mais si l'on doit s'écarter de cette précision littérale qui tue, c'est sur-tout pour ce projet, parce que dans l'emplacement qu'occupoit la Bastille, un vaste monument obstrueroit la vue, plutôt qu'il n'embelliroit la ville, et qu'il seroit à un coin de la place que l'on peut former pour l'environner. Il paroît donc que la véritable situation de ce monument doit être sur le fossé, derriere le bastion.

(6) *Par plusieurs raisons.* A celles que M. le Bon

a énoncées d'une manière si succincte, ne pourroit-on pas joindre les suivantes, qui en sont les développemens nécessaires ?

C'est 1°. qu'une place publique, quand elle est excessivement vaste, ne doit être considérée que comme un emplacement vague, destiné à des usages utiles et publics, ou nécessaire pour isoler et découvrir convenablement un immense monument, et que l'on doit s'abstenir de l'environner de bâtimens uniformes, parce que leur grandeur ne pouvant être dans un rapport convenable avec leur étendue, ils doivent nécessairement produire un effet petit et insuffisant, et dont les colonnades de la place de Louis XV offrent la preuve.

2°. C'est que rien n'est plus opposé à la liberté et aux droits sacrés de la propriété, que d'abattre votre maison, ou de la masquer d'une autre maison, pour accomplir une idée qui flatte l'amour-propre ou la cupidité, les deux plus grands et peut-être les seuls motifs des faiseurs de projets.

3°. C'est qu'il n'est point d'habitations plus incommodes, que celles soumises à ces décorations uniformes, parce que l'on est indispensablement forcé de sacrifier l'utilité de l'intérieur à la prétendue beauté de l'extérieur qui, le plus souvent, est très-froid et fort triste.

4°. C'est que la dépense qu'exige la construction d'un semblable plan, est onéreuse à une ville, et par conséquent à la nation; car une ville ne doit point former ni autoriser des spéculations particulières de bâtimens, parce qu'elles sont aussi nuisibles qu'indécentes, ne pouvant produire du profit à un seul, que par la ruine de plusieurs.

5°. Enfin, c'est qu'une application peu juste des noms et sur-tout de l'usage des bâtimens des anciens avec les nôtres, qui, le plus souvent, y sont diamétralement opposés, a fait croire qu'il étoit ou nécessaire, ou plus beau, qu'une place ressemble au parvis d'un temple, ou à une cour; et l'on n'a pas fait attention que si chez les Romains et les Grecs, quelques places étoient entourées de colonnades et de portiques, c'est que ces places tenant aux temples, à la basilique et aux prisons, elles servoient à rassembler à toutes les heures du jour un grand nombre de citoyens qui y traitoient les affaires publiques, et même les particulières; ce qui, comme l'on voit, ressemble bien peu à l'usage que nous pouvons faire de nos places, et ne paroît pas nécessiter leur régularité.

Quant à un palais de la nation, destiné aux assemblées de ses Représentans, l'on ne voit pas trop par quelle raison l'on choisiroit cette place pour le bâtir. N'entreroit-il pas dans cette idée un peu de ce jeu d'esprit qui dicte l'emploi des pierres de la Bastille? Ne paroîtroit-il pas plus décent et plus naturel que ce palais occupât le centre de Paris, plutôt que l'une de ses extrémités?

Mais si l'on fait un tel monument, il sera sans doute érigé par la nation même, qui ne confiera point à des spéculateurs toujours intéressés, souvent avides, le soin du monument de sa gloire et du sanctuaire de sa sagesse.

(7) *Servent de...* Les mots que (par une délicatesse assez singulière dans un philosophe) M. Belfond ne voulut point prononcer dans ce jour de fête, étoient ceux de catacombes et de tombeaux; car

c'est à cet usage auguste et nécessaire que l'on pourroit consacrer les souterrains immenses et redoublés que demanderoient la solidité de la construction, comme son économie.

Où pourroient en effet reposer plus décemment les apôtres de la liberté, que dans les fondemens inébranlables de son temple ?

Ce labyrinthe sacré renfermeroit donc sous ses voûtes profondes les corps de tous les députés, morts dans l'exercice de leurs fonctions ; et la parfaite égalité dont ils s'honorent pendant leur vie, les suivroit encore dans leur dernière demeure.

(8) *L'Odéon.* Ce mot, consacré chez les Grecs à l'édifice où s'exécutoient les jeux sacrés de musique que donnoient, dans diverses solemnités, différentes tribus, ne pourroit-il pas convenir aussi bien à notre théâtre lyrique, et ne seroit-il pas aussi sonore que le mot *opéra*, qui n'est pas plus françois ?

Au surplus, tout ceci n'est qu'un songe ; et l'on doit quelque indulgence aux erreurs du sommeil.